

The end.

Le travail est rare en ce moment, tout le monde est tendu et s'accroche à son job.

Qui sera le prochain à être éjecté ?

À perdre son travail ?

À aller pointer à l'ANPE ?

Bon an, mal an, je fais mon travail comme il le faut, dans les règles de l'art, cette période de crise n'a rien changé à mes méthodes. Et puis la conscience professionnelle, ça veut quand même dire quelque chose pour moi.

Vivement ce week-end, je suis usé moralement.

Je travaille, tout en laissant divaguer mon esprit. Le design a cette faculté de nous laisser incroyablement libre intellectuellement parlant, si bien sûr votre patron ne vous bride pas à dessiner des chiottes en faïence blanche, ou des verres à moutarde.

Rêvassant à mon futur voyage que nous allons organiser dans deux ans en Australie, avec dix copains d'enfance, mon moral remonte quelque peu.

Oui ! L'Australie, les kangourous et tout. Le soleil, à vivement que cela arrive.

Frank, un des piliers de notre groupe, a fait un « iron man » là-bas, il est revenu enchanté de son séjour. Il nous a donné à tous l'envie d'y aller. On ira plonger sur la barrière de corail, puis ensuite nous traverserons tout le pays d'ouest en est avec quatre véhicules tout terrain. Le pied, mais quatre mille euros

ça nous coûtera à chacun, alors en attendant il faut bien bosser. Le rêve a un prix.

Frank et Martine sont des vieux amis, tous les trois nous usions nos culottes sur le banc de la même maternelle, jamais nous ne nous sommes perdus de vu. J'ai été témoin de leur mariage et leur fils porte le même prénom que moi.

Pour moi ils sont mieux qu'une famille, parce que nous nous sommes choisis, et que depuis quarante ans rien n'a fait dévier ce choix, ni cette amitié.

Frank est un sportif complet, plongeur chevronné comme moi. Mais lui en plus est un athlète d'acier, il a participé au marathon de New York, au marathon des cimes qui se court dans l'Himalaya à six mille mètres d'altitude, il a fait aussi le marathon des sables.

Depuis trois ou quatre ans il se passionne pour les « Iron-man » discipline de barjo qui consiste à enchaîner 3,8 km de natation, 180 km de cyclisme puis un marathon de 42,2 km en course à pied.

À vivement que l'on parte en Australie, en laissant nos vies et nos soucis de tous les jours derrière nous.

À ce moment, ma poche se mit à vibrer. Mon téléphone m'astiquait la cuisse d'une onde vibratoire curieuse, désagréable, presque piquante.

Discrètement j'ai saisi le machin. « Tine et Frank », était écrit sur le petit écran du téléphone.

Au risque de me faire remarquer, je décide de répondre.

- Allo. J'ai dit presque à voix basse.

Mais je n'obtins aucune réponse.

- Allo ! J'ai dit plus fort en regardant autour de moi.

- Tine, c'est toi ? J'ai rajouté en insistant.

- Oui...

- Ben ça c'est drôle, j'ai dit, je pensais justement à toi et Frank, c'est marrant, hein !

- Mais curieusement Martine ne disait rien, je l'entendais à pêne respirer.

- Tine !
 - Oh Tine, qu'est-ce qui y a ? J'ai dit pressentant qu'un truc n'allait pas.
 - Tof...
 - Oui Tine, dis-moi...
 - Tof... Frank...
 - Oui, quoi Frank ?
 - Il veut... te voir...
 - Ouais, pas de problème, je passerais ce week-end, si tu veux. Ok.
 - Non... Tof... vient tout de suite...
- Martine s'est mise à sangloter à l'autre bout du fil, je ne comprenais plus rien à ce quelle disait. Tout d'un coup je me foutais de ce que les collègues pensaient, Tine et Frank sont bien plus importants qu'eux et ce qu'ils peuvent penser de moi.
- Dis-moi Tine. Calme-toi, qu'est ce qu'il se passe ?
 - Il veut te voir...
 - Ok, pas de problème.
 - Il est à l'hôpital.
 - À merde, pourquoi ?
 - Il va mal...
 - Quoi, sa phlébite, c'est sa phlébite qui s'est aggravée ?
 - Non...c'est pas une phlébite...
 - Ah ! Bon c'est quoi alors si c'est pas une phlébite ?
 - Un cancer.
 - ...Aaaaah... merde alors. Là, je crois que si j'avais été debout je serais tombé par terre saisi par la surprise.
 - Un cancer. J'ai rajouté pour être sûr d'avoir bien compris.
 - Écoute Tine, ça se soigne ces trucs-là. J'ai dit sans savoir, pour la rassurer, pour me rassurer.
 - Il veut te voir...
 - Bon écoute, j'arrive, t'es où.

Martine me donna l'adresse de l'hôpital où Frank était hospitalisé, puis j'ai raccroché.

Sans un mot, je me suis levé comme un robot agar et déconnecté, livré à lui-même.

The end.

Tous mes collègues me regardaient, ils avaient entendu ma conversation avec Martine. J'ai pris mon blouson sans me soucier d'eux, et me suis dirigé vers la sortie sans me retourner ou esquisser un seul signe d'explication.

En voiture je roulais comme un dingue, cinq cents kilomètres à faire pour aller à Brest, et le cancer de Frank qui me stressait.

Par moments j'avais l'impression de ne pas vraiment savoir où j'étais. Une sorte de mauvais rêve.

Je fonce vers l'ouest, mais pourquoi au juste ?
Oui ! Frank, je vais voir Frank qui a un cancer.
Un cancer ?
Est-ce que j'ai bien compris Martine ?
Non !
Oui !
Je ne sais plus.

Je ne suis pas dans mon assiette, je suis tendu, impatient de voir mon pote qui me réclame, inquiet de découvrir dans quel état il est.

Merde, je me disais, pour que Martine m'appelle à mon travail, ça doit être super grave.

Plus je me rapprochais de ma Bretagne natale, plus cette obsession me rongait.

Le détecteur de radar me signala plusieurs Photomatons non conventionnés par le syndicat des photographes, mais approuvés par la maréchaussée, il s'en est fallu de peu que je laisse quelques points en chemin, mais j'ai eu de la chance.

Arrivé à l'hôpital, j'ai été complétement déstabilisé quand à l'accueil ils m'ont dit que Frank était en soins palliatifs.

- Non, vous devez faire erreur mademoiselle ! Frank Leguelec, c'est un grand gars costaud et tout. Il peut pas être en soins trucs..., comme vous dites.

- Si monsieur. A dit la fille à l'accueil, en essayant de me sourire.

Sur le coup j'ai vieilli de dix ans, mes cheveux sont devenus tous blancs, et mes dents sont tombées comme des grêlons pendant un orage d'août.

« Soins palliatifs » me donnaient une sorte de colique, je serrais les fesses de toutes mes forces pour ne pas me chier dessus.

Quand je suis arrivé dans le service, Martine faisait les cent pas devant une porte parée d'une belle étiquette « Frank Leguelec ».

Elle m'a étreint, puis elle s'est mis à pleurer comme rarement on pleur. Ses larmes ruisselaient dans mon cou, elles mouillaient ma chemise. Je lui frotte longuement les épaules comme pour la réchauffer. Visiblement elle est à bout de nerf.

- Comment il va ?
- Ils lui font des soins. Mais il ne me reconnaît plus.
- Quoi...Merde. Ce sont les médicaments qui le shootent, c'est ça !
- Non...
- NON ? Quoi... Non, Bordel !
- Ils disent qu'il n'en a plus que pour quelques jours.
- Non tu déconnes ! Quoi... Frank. J'ai dit en pointant la porte de sa chambre de mon index.

J'ai basculé vers l'arrière, c'est le mur qui m'a retenu. Comment cette force de la nature, Frank, lui un « Iron man » lui l'invulnérable, lui qui me bat à plates couture dans tous les sports, peut-il, lui rester que quelques jours à vivre, alors qu'on a que quarante ans.

La porte de sa chambre s'est ouverte. Sur le coup mon cœur s'est presque arrêté de battre, je ne respire plus, je n'ose plus le faire.

Trois médecins en sont sortis, puis ils sont venus nous voir. Martine est blême.

- Écoutez madame, il ne souffre pas, on a diminué la morphine et les sédatifs au minimum pour lui permettre de vous parler. Courage.

Les médecins, comme des mécanos qui viennent de se casser les dents sur la réparation d'une voiture, se dirigent vers une autre bagnole pour commencer à essayer de la réparer.

Je suis muet, une boule dans le gosier m'empêche d'avaler, j'ai chaud, mais je claque des dents, ça pu dans cet hôpital.

Martine rentre dans la chambre, avec un courage digne d'un gladiateur qui rentre dans l'arène. Je la suis avec la peur au ventre.

Frank est là, sur un lit bizarre, incliné, on dirait un présentoir de supermarché. Une machine souffle à côté de son lit. Un gros tuyau transparent relie Frank à la machine. Deux perfusions alimentent chacun de ses bras.

Martine s'assoie et prend la main droite de Frank, Je fais de même en lui prenant la main gauche. Tout de suite, instantanément, je sentis une infime pression de sa main sur la mienne.

Frank s'est mis à souffler, à tousser dans son tuyau. Ça m'a foutu la frousse. Il a tourné la tête vers moi, en ouvrant péniblement les yeux. Sa tête cadavérique, aux orbites creusées m'a souri. Vision de cauchemar, la mort elle-même, par les traits de Frank, mon pote de toujours, m'a souri. Il me serra la main, j'ai les tripes qui gargouillent. Frank a refermé les yeux, et a relâché ma main.

La machine soufflait toujours. Nous somme rester là, je ne sais pas, beaucoup de temps.

Parfois la machine s'emballait. Toutes les demi-heures, une infirmière venait pour contrôler que Frank ne souffrait pas, elle contrôlait minutieusement les gouttes à gouttes. Elle nous parlait avec une voix douce emprunte de gaîté, elle arborait un magnifique sourire, qui curieusement ne dénotait pas avec l'ambiance de mort de cette chambre de malheur.

Parfois, Martine avait des larmes qui sortaient de ses yeux, presque instantanément, je sentais alors la main de Frank se serrer, à croire que ces deux-là n'ont pas besoin de se parler pour se comprendre.

À un moment il a fallu que je m'éclipse, que je respire, que je prenne le large, que je me remette les idées en place.

The end.

Je suis allé marcher un peu dehors, ensuite je suis allé discuter avec les infirmières. Elles m'ont certifié que Frank ne souffrait pas, mais qu'il n'y avait malheureusement plus rien à faire pour lui. Elles m'ont confié que sans un cœur vaillant comme sien, il serait parti depuis longtemps.

Cancer du pancréas, le pire des cancers, presque impossible à soigner, 4 % des gens touchés en rechapent, mais la majorité y passe, surtout les jeunes qui sont emportés très rapidement.

Ça été fulgurant pour Frank. Il y a deux mois on faisait du vélo ensemble en parlant de l'Australie. La semaine qui suivit cette ballade, il a fait une phlébite, et tout a basculé, car après plus rien n'a été. Vertigineuse chute vers la mort, rien ne pourra sauver Frank.

Quand je suis retourné dans la chambre, une infirmière arrêtait la machine, une autre débranchait Frank, une troisième expliquait à Martine que Frank avait décidé d'attendre son ami pour partir, et que voila il était parti apaisé, tranquille entouré par les gens qu'il aimait le plus.

À ces mots je me suis adossé au mur pour pleurer comme un gosse. À quarante deux ans, je pleure un de mes copains mort à quarante deux ans, après qu'il ait attendu pour partir, que son meilleur pote lui sert une dernière fois la main, c'est presque surréaliste...

Je ne comprends rien à la médecine, rien au traitement du cancer, mais je peux vous dire que cette saloperie de maladie à ronger une force de la nature en moins de deux mois, sans que quiconque n'y puisse rien.

Frank Leguelec il s'appelait, pensez à lui, et à tous ceux qui un jour croiseront cette faucheuse de vie.